

Jacques Rancière : « Des milliardaires ont créé un peuple du ressentiment »

La « pensée 68 » face au moment Trump — 1|6 — Le philosophe de l'émancipation analyse les rouages de l'offensive réactionnaire actuelle, marquée notamment, selon lui, par l'action médiatique de grandes fortunes

Propos recueillis par Nicolas Truong

Elève de Louis Althusser, Jacques Rancière est le maître d'une génération intellectuelle à l'Ecole normale supérieure. Il enseigne à l'université de Vincennes à partir de 1969, et rompt avec le marxisme scientifique dans *La Leçon d'Althusser* (Gallimard, 1974). Sa plongée dans l'histoire et la pensée ouvrières le conduit à écrire *La Nuit des prolétaires* (Fayard, 1981), où il affirme que l'émancipation des dominés repose non pas sur la révélation de l'ordre qui les opprime, mais sur la rupture avec les places assignées. Entre politique et esthétique, il forge une pensée de la démocratie radicale.

Le moment politique que nous traversons semble dominé par l'essor mondial du nationalisme identitaire. Comment un philosophe qui fut porté par les mouvements d'émancipation des années 1960-1970 perçoit-il cet avènement ?

Ma pensée s'est en effet formée dans ces années où tout semblait possible : réinventer le marxisme avec Louis Althusser, contribuer à un monde nouveau de liberté et d'égalité dans la dynamique créée par Mai 68, ressusciter toute une histoire de l'émancipation avec *Les Révoltes logiques* entre 1975 et 1981, revue que j'ai cofondée avec les philosophes Jean Borreil et Geneviève Fraisse. Il m'est donc dur de respirer l'actuelle atmosphère d'inégalité et de servitude. Ce n'est pas une question d'illusions perdues. C'est une dégradation effective des possibilités de vivre, d'expérimenter, de penser et de créer. L'élan demeure, mais il s'adapte difficilement à un temps où il s'agit de résister plutôt que d'inventer.

Pourquoi les progressistes n'ont-ils pas vu venir ce mouvement ?

De fait, la contre-révolution s'est faite lentement, par étapes. C'est un peu tard qu'on a vu s'assembler les pièces du puzzle : la financiarisation de l'économie, la délocalisation des entreprises, la destruction des formes de solidarité sociale et la captation des vies, privatisées dans les nouvelles formes de soumission dictées par l'économie dite « immatérielle ». On n'a pas perçu le mouvement par lequel la logique capitaliste de la mondialisation devenait volonté de domination absolue des corps et des esprits, et la recherche de la réduction des coûts venait converger avec les idéologies identitaires et la passion d'éliminer les indésirables.

Cette convergence a été masquée par divers écrans : l'image d'une économie « libérale » régie par le profit capitaliste mais accordée à la liberté des formes de vie ; le rôle joué dans ces transformations par des partis soi-disant « socialistes » où il était plus difficile de reconnaître

le visage de l'ennemi ; les campagnes d'intellectuels « de gauche » qui ont mis les avancées de la domination capitaliste sur le compte des appétits sans frein de l'homme démocratique.

Cette réaction prend en France, selon vous, la forme d'une sorte de républicanisme qui se concentre sur la défense de la laïcité. Quelle est la responsabilité d'une partie des intellectuels dans cette montée vers les extrêmes ?

En France, leur responsabilité est très lourde dans l'effondrement ou le retournement de la pensée de gauche. Pendant que la domination ne cessait de se créer des armes nouvelles, ils nous expliquaient que le péril mortel qui nous menaçait était dû au progrès sans limites de l'égalité. Ils ont aussi inventé de toutes pièces une laïcité inédite, mise à la charge des individus et identifiée à des questions d'habillement, alors que la laïcité historique réelle se définissait simplement par la neutralité de l'Etat et de son enseignement.

Ils ont ainsi taillé sur mesure les habits neufs du racisme et de l'islamophobie pour les forces nouvelles de la réaction, contribué au développement d'une culture de la haine, et construit la rhétorique qui permet de faire condamner comme antisémite et « islamo-gauchiste » toute tentative de résistance à cette offensive réactionnaire.

En quoi les modèles explicatifs de la « raison progressiste » ne seraient-ils plus opérants pour comprendre l'époque ?

Pour la raison progressiste, les phénomènes qui la contredisent viennent toujours des populations arriérées, qui sont les attardés ou les oubliés du progrès. C'est donc toujours d'en bas que vient le mal : pour elle, le fascisme est une réaction de paysans arriérés, de petits-bourgeois dépassés par le cours de l'histoire ou d'ouvriers largués par les progrès techniques, Hitler a été appelé au pouvoir par les chômeurs déferlant dans les rues, Trump est le représentant des *white trash* [les Blancs défavorisés] des régions désindustrialisées...

Mais Hitler a été appelé au pouvoir par les cercles dirigeants allemands, et la vague fascisante actuelle a été orchestrée par des milliardaires désireux de supprimer tous les freins à leur domination et qui ont forgé, avec les médias qu'ils ont créés ou achetés, le peuple qui les plébiscite en retour. Car « le peuple » n'existe pas comme une réalité en soi. Il y a une multitude de manières de faire peuple qui s'affrontent : on se constitue par des combats communs ou des actes de solidarité, mais aussi par des ressentiments partagés et des opinions manipulées. Et aujourd'hui, c'est le peuple du ressentiment fabriqué par les milliardaires qui tient le haut du pavé.

En mai, vous avez soutenu que les présupposés de la science sociale sont solidaires de l'ordre inégalitaire du monde. Le trumpisme et ce que les conservateurs appellent le « wokisme » seraient-ils les deux faces d'une même pièce ?

Je n'ai bien évidemment pas parlé des deux faces d'une même pièce. J'ai simplement souligné l'évolution historiquement constatable de la science sociale. Jadis, elle proposait une analyse des phénomènes sociaux qui voulait non seulement dénoncer les inégalités mais donner les moyens de les combattre, révolutionnaires ou réformistes. Or le fait est que, tout en se déclarant volontiers critique, elle a progressivement abandonné cette ambition.

Elle décrit tous les aspects de la domination. Elle les dénonce éventuellement. Mais là s'arrête son pouvoir. A la limite, elle se contente de procurer un sentiment de savoir qui est

simplement le sentiment d'être supérieur à ceux qui ne savent pas. Et c'est là que les gens qui se moquent des ignorances et des balourdises de Trump mettent en œuvre le même sentiment de supériorité à l'égard des imbéciles qui ne savent pas gagner de l'argent. En un sens, c'est un point de rapprochement bien précis. Mais c'est peut-être aussi un point décisif : on part de la présupposition de l'égalité ou de celle de l'inégalité. Et la science sociale dominante part clairement de la seconde : pas de ce que les gens ordinaires peuvent, mais de ce qu'ils ne peuvent pas.

Est-ce pour cette raison que la littérature, comme les nouvelles de Tchekhov, auxquelles vous avez consacré un récent ouvrage, est si importante ? Et pourquoi permet-elle d'échapper à ce que vous appelez la « tristesse du savoir » ?

La « tristesse du savoir » est la retombée de la foi scientifique. Nous savons tout sur la manière dont la domination fonctionne. Mais ce savoir ne donne plus aucune arme contre elle. Il nous incite bien plutôt à nous soumettre à la nécessité des choses, avec la seule consolation de savoir ce qu'ignorent les ignorants et de mépriser les puissances qui nous méprisent. Les récits de Tchekhov peuvent nous aider à sortir de cette logique de la soumission. Il refuse les chaînes causales qui donnent les raisons de la servitude, et les théories qui disent qu'on pourra être libres quand la base même de la société aura changé. A contre-courant du scientisme de son temps, il pense que la servitude est cause d'elle-même. Elle est d'abord la peur du territoire inconnu de la liberté, l'acquiescement à un cours du temps où l'on sait déjà ce qu'on a à faire.

Tchekhov nous dit que la liberté est peut-être loin, mais que, de ce lointain, elle nous fait signe et nous appelle à changer de vie. Il peint donc des personnages dans des circonstances où leur vie pourrait basculer s'ils franchissaient le pas. Même s'ils se dérobent à cet appel de la liberté, il continue à les accompagner, à les traiter comme des individus qui pourraient être libres. Il s'oppose radicalement à l'humeur du mépris, qui fait couple avec celle de la peur. Il nous aide à comprendre que la puissance de changer la vie commence toujours par un certain refus *de savoir*.

Ne vivons-nous pas un moment de créativité et d'expérimentations égalitaires, notamment dans la mouvance écologiste ?

De fait, le militantisme écologique est venu relayer et renforcer la tradition alternative de créations de nouvelles manières de vivre, de travailler et d'habiter, de cultiver la terre et de se nourrir, de partager les richesses et les responsabilités. Et la réflexion s'est déployée dans tous les domaines pour repenser les formes de la domination et de l'émancipation.

Mais je ne pense pas que les analyses partielles qui en sont nées aient permis de repenser une intelligence globale de ce qui nous arrive et une capacité collective de forger un autre avenir. Et les grandes synthèses qui, comme celle de Bruno Latour [1947-2022], sont venues prendre la place de la synthèse marxiste n'ont créé aucune dynamique politique susceptible de combattre la domination. On assiste à un renversement significatif. Les combats des deux siècles précédents avaient conduit à la conclusion que les petites communautés utopiques qui voulaient changer la vie tout de suite étaient vouées à l'échec et que seule était réaliste la perspective du bouleversement global. Aujourd'hui, on a plutôt le sentiment que seules les petites communautés offrent des possibilités réelles de changement et que c'est l'idée du bouleversement global qui est devenue une utopie.

Que peuvent espérer aujourd'hui celles et ceux qui souhaitent s'opposer à cette régression nationaliste et identitaire ?

J'ai toujours dit que l'espoir dépendait moins d'une image du but à atteindre que de la confiance née des énergies du présent. Je ne vois qu'horreur quand je considère les paroles et les actions des maîtres présents du monde, mais je vois aussi partout des hommes et des femmes qui ont envie de vivre en égaux, qui affirment le droit égal de tous les humains à considération et se préoccupent en même temps de lutter contre l'injustice dominante, de secourir ses victimes et de veiller à ce que la Terre reste habitable.

Je vois de la générosité, de l'invention et du courage, qui se manifestent sous mille formes. Le penseur de l'émancipation intellectuelle Joseph Jacotot [1770-1840] pensait que la mécanique sociale était vouée à l'inégalité, mais qu'il était possible que tous les individus de cette société inégale vivent en égaux. Je ne fais aucun pronostic sur l'avenir de la société, mais je pense que ce paradoxe de l'émancipation est plus actuel que jamais.